

Cours n°4, du 13/2/13

Propos : les apports du scepticisme dans la constitution d'une Science de l'Homme.

Autour de Bayle (mort en 1706, lecteur précoce des *Essais* de Montaigne) et de Hume (lui-même lecteur de Bayle). Hume est en France de 1735 à 1737, à La Flèche (désormais « Descartes », dans la Sarthe actuelle). C'est là, âgé de 26 ans, qu'il achève de rédiger son *Traité de la nature humaine*.

Afin de mettre en lumière les apports du scepticisme dans la constitution d'une Science de l'Homme, je propose que nous étudions quelques textes :

- **Bayle (1647-1706) :**
- T.1 contre l'idéalisme et l'anhistorisme des systèmes classiques, Article « Hobbes » du *Dictionnaire critique* de Bayle (extrait).
- T.2 invoquer la nature, in *Réponse aux questions d'un provincial*, I, 105.
- T.3 et 3 bis un Ouvrage est comme une Ville, mais qu'est-ce qu'une ville ? Comparer un extrait du *Discours de la méthode* et des *Pensées diverses sur la comète*.
- **Pour le cours 20/2, lecture de Hume (1711-1776) :**
- T.4 le syntagme « science de l'HOMME », intro. *Traité de la nature humaine* (1739)
- T.5 *De l'Etude de l'Histoire* (1741), in *Essais moraux, politiques et littéraires* (éd. Alive, p.334)

En guise d'introduction, une Fantaisie.

La fable de l'œil et du miroir.

Un jour un « cavalier français qui partit d'un si bon pas » (Péguy) cueillit un gros œil lumineux comme un petit soleil. Indistinctement il éclairait de ses rayons tous les endroits de l'espace. Identique à lui-même il demeurerait dans l'évidence de sa vision.

Un jour à Naples on lui tendit un miroir, le gros petit œil comprit alors qu'il ne se verrait jamais mieux lui-même qu'à travers ce reflet. Il était là, gros œil étalé sur toute la surface du miroir. Comme il prenait plaisir à s'observer, contemplant jusqu'à la profondeur inquiète de sa pupille, tout vibrant de sa vie propre ! L'œil perçu qu'en lui-même il animait l'espace vide, hallucinée par sa mise en abîme, il lui semblait possible de se rejoindre lui-même à travers la multiplicité des temps...

Soudain, d'une main rageuse, le réfugié vint casser le miroir qui sombra en petits éclats éparpillés. Qu'advierait-il de l'œil ? Pourra-t-il reprendre sa course de fier petit soleil ? Va-t-il se mettre en quête d'un autre miroir ? Il ne se voyait plus lui-même et ses rayons semblaient se perdre en vain dans le vide... Pourrait-il*

s'apercevoir à nouveau dans l'un de ces petits éclats ? Serait-elle à jamais perdue la belle image de lui-même qu'il avait trouvé dans le miroir ?

Pour comprendre le sens et l'origine de ma petite fable, cf. les deux citations Descartes et de Vico *in* documents liés du cours précédent:

-« Car toutes les sciences n'étant rien d'autre que la sagesse humaine, qui reste toujours une et la même, quelle que soit la différence des sujets auxquels on l'applique, et qui ne leur emprunte pas plus de distinctions que la lumière du soleil n'en emprunte à la variété des choses qu'il éclaire, il n'est besoin d'imposer aux esprits aucune limite. »
Règle I

-« C'est ainsi que notre œil voit tous les objets extérieurs, et ne saurait se voir lui-même sans recourir à un miroir ». *De la science nouvelle, Livre I, De l'établissement des principes*. Vico ne peut constituer l'homme comme objet de science (science de l'homme) que parce qu'il pose la nature humaine comme **sujet** de l'histoire (philosophie de la culture) C'est un classique plutôt qu'un Moderne. → « Science de l'homme » :

- soit l'homme est le sujet de la *scientia hominis* (cf. Malebranche)

- soit l'homme est l'objet de la science de l'homme. Mais alors comment l'homme a-t-il pu devenir objet de science ?

**Au moment de la Révocation de l'édit de Nantes (1685), Bayle est depuis 4 ans en exil en Hollande. Son frère Jacob, pasteur, sera jeté en prison où il mourra 6 mois plus tard du fait des conditions de sa détention. A travers ce frère, c'est bien Pierre Bayle que l'on visait...*

➔ **Approfondissement : l'ontologie cartésienne et l'opération historique de Vico.**

Les plus grands esprits du XVIIe sont dépourvus de sens historique ; cet anhistorisme est un trait caractéristique de l'époque. Voyez Pascal :

-les événements, auxquels l'intuition sensible et la mémoire donnent accès, ne participent pas de la vérité, ils la dénaturent plutôt et la cachent. Pour celui qui, avant Kierkegaard, voulait se faire « le **contemporain** du Christ », le temps use l'âme et l'écarte de la vérité. Cf. *Le Mémorial de l'an de grâce 1654* : « Je m'en suis séparé [...] Je m'en suis séparé. [...] Que je n'en sois jamais séparé. *Non obliviscar sermones tuos* » [je n'oublierai point tes paroles].

-la fameuse Pensée sur le nez de Cléopâtre : « Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Pascal, *Pensées*, 162. Cléopâtre, reine d'Égypte d'une très grande beauté, avait, dit-on, un nez admirable. Amoureux, les généraux romains, Pompée, César et Marc Antoine, se battirent pour elle... Si ce nez avait été moins beau, le sort de l'Empire romain aurait été différent : en histoire, ce qui devrait être secondaire peut revêtir une importance considérable. Ou encore, ce grain de sable fatal à Cromwell : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté [...] sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. [...] Le voilà mort, sa famille

abaissée, et le roi rétabli. ». Cela souligne que **l'irrationalité** préside au devenir des affaires humaines.

- *Préface du traité du vide* (1647) : Pascal distingue le domaine scientifique où la raison n'obéit qu'à elle-même du domaine de la tradition où prévaut l'**obéissance** : la connaissance historique se réduit à la transmission d'une série de faits établis. D'un côté donc, les livres d'histoire qui nourrissent la mémoire (les 3 facultés humaines distinguées par Bacon, à savoir la mémoire, l'imagination et la raison, sont comprises par Pascal dans un sens hiérarchique) et qui ont pour objet de savoir ce que les autres ont écrit ; de l'autre, les sciences soumises à l'expérience et au raisonnement qui seules autorisent un **progrès** dans la découverte de la vérité (la conceptualité pascalienne est souvent proche de Descartes) : « L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences, et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. »

Il faudra attendre la *Scienza nuova* de Vico (1668-1744) pour que la **civilisation** soit érigée en fait fondamental de la réalité humaine, comme le milieu propre à la réalité individuelle et sociale dont il faudra retrouver les profondes **vérités**. Le monde, tel qu'il dépend des pouvoirs de l'homme, tel qu'il est véritablement créé par lui, ce n'est pas le monde physique ou naturel, c'est le monde historique. Sous l'impulsion de Vico s'ouvre une opération de très grande ampleur qui aura pour effet d'installer la réalité humaine autant dans l'histoire que dans la nature : **perdant la réalité comme substance ontologique, on cherchera désormais à la retrouver comme monde historique.**

Portant à leur ultime conséquence l'historicité de l'homme, Bayle et Hume vont se proposer de déconstruire la nature humaine en historicisant toutes ses créations. **Bayle et Hume ont « historicisé » la pensée.**

➔ **Bayle et la philologie**

Il se rattache à l'effort « philologique » de la Renaissance qui se propose, grâce à des recherches grammaticales et lexicologiques, de restituer les textes anciens en éliminant les fautes et les déformations qui ont pu s'y introduire et de les commenter en dégagant leur sens. Ainsi les spécialistes s'habituent à confronter les témoignages, à les interpréter les uns par les autres en sorte que les textes, même sacrés, sont réintroduit dans une histoire qui devient elle-même matière à examen. Bayle va ériger cette pratique philologique en méthode d'examen des opinions. Il en résultera une thèse qui ne semble un truisme qu'aux hommes d'aujourd'hui : **la justification de ce qui a lieu dans le temps se trouve dans le temps.**

La réfutation des erreurs n'invoquera pas une nature transcendante à l'ordre des faits. La critique n'est pas de surplomb, selon le point de vue de Sirius. Si elle devient maîtresse de vérité, son règne se situe **à l'intérieur du monde**. Bayle inverse au profit de l'histoire le rapport qu'elle entretient avec la nature. Par histoire, il n'y a plus lieu d'entendre le développement d'une nature humaine providentielle (Vico) car ce sont plutôt les choses humaines qui sont embarquées en elle. Il n'y a pas quelque part une vérité en droit concernant l'homme, vérité qui se déploierait ensuite dans l'ordre du temps. Une pensée véritablement historique ne permettra plus **d'invoquer des principes anhistoriques ou transhistoriques** : Bayle ne fonde déjà plus la vérité de l'histoire sur une nature ou sur une Providence données de manière dogmatique, il préfère remonter inlassablement aux conditions **particulières** qui ont entraînés **l'établissement** de cette « vérité ». Après la tentative cartésienne de se libérer du dogmatisme de la tradition (Descartes) et la percée de Vico pour prendre en charge l'humanité dans le temps, un pas de plus vers les sciences de l'homme devait consister à **s'émanciper de l'idée même de nature** (Bayle).

1- Pierre Bayle, le divorce des faits et de la raison.

Identité et réalité dans le « Dictionnaire » de Pierre Bayle, A. Kojève

Bizarrement, Kojève explique le projet de Bayle à partir de l'épistémologie des sciences physico-chimique de Meyerson (à travers son travail de 1908 sur « *Identité et réalité* »), d'où le titre: *Identité et réalité* [titre de Meyerson] dans le « *Dictionnaire* » de Pierre Bayle. Meyerson a mis en évidence, dans le champ de l'épistémologie des sciences physico-chimique, ce conflit entre la « théorie » et « l'expérience ». De la même manière selon Kojève, le scepticisme de Bayle repose sur la conscience d'un conflit « inévitable et irréductible » entre la « Raison » et ce que sont selon lui les « faits », – conflit à l'issue duquel il est devenu évident que **la théorie ne peut pas être la vérité**.

Meyerson	épistémologie des sciences physico-chimique
Bayle	« <i>Dictionnaire</i> »

Bayle ← Meyerson

Destinataire du livre de Meyerson, Bergson lui répond que « la conclusion qui se dégage de l'ensemble de votre ouvrage est que les principes et les résultats les plus généraux de la science sont *a priori* et *a posteriori* tout à la fois, que **l'intelligence mathématique** et **la nature inorganisée** sont accordées l'une sur l'autre dans leurs

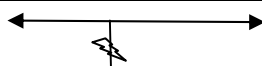
grandes lignes, **mais dans leurs grandes lignes seulement** ». Que l'intelligence et la nature physique soient « accordées [...] dans leurs grandes lignes seulement », cela semble compromettre ou du moins limiter l'ambition rationnelle de se rendre maître ou de se saisir du réel. Inquiétant la thèse rationaliste de l'**identité** de l'être, la raison sceptique insiste sur les restes et sur les marges, elle met en place les conditions d'un divorce à l'issue duquel une conscience déchirée ne se reconnaitra plus dans l'altérité têtue des faits. Comment et pourquoi la raison en serait-elle venue à s'opposer à la réalité ? Comment pourrait-elle **ne pas** se reconnaître dans ce qui est objectivement valide ? « C'est en comprenant le **pourquoi de l'opposition**, écrit Kojève, entre la Raison et la Réalité [...] que l'on comprend **ce que sont pour eux** [Bayle et Meyerson] **ces deux termes** ».

a- La théorie vaut ce que vaut la raison.

Les classiques du XVII^e sont partis du fait de la raison, sans présupposer une réalité extra-rationnelle ou autonome vis-à-vis d'elle. L'homme est raison et la raison en lui ne dépend pas de ce qui n'est pas elle. L'homme n'est homme que dans la mesure où il pense, sans envisager la pensée à partir de son incarnation. « La **théorie** est vraie tout simplement parce que, étant produite ou créée par la **Raison**, elle se **communique** à elle, **peut être acceptée** par elle et **doit l'être nécessairement**. [...] La raison se satisfait par elle-même, dans et par sa propre production créatrice, qui est **création communicable, cohérente et démontrable** ».

D'où le tableau suivant des 3 critères de la théorie rationnelle :

Communicable	Cohérente	Nécessaire	→ Réalité
la R. produit des mots ayant un sens en sorte que quiconque se trouvera en présence d'un contenu nouveau se le rendra <i>accessible</i> .	Celui qui fait sien le sens du discours doit pouvoir accepter <i>tous</i> les mots du discours.	Le discours doit pouvoir <i>s'imposer</i> à tous ceux qui l'entendent.	L' <i>intellectus archetypus</i> forme la réalité en produisant un discours qui satisfait la raison, <i>conformément</i> au principe d'Identité (Aristote → Leibniz)



Bayle va d'abord constater que l'ensemble des théories est essentiellement incohérent avec lui-même. Ensuite, il va creuser l'écart entre la théorie et les faits.

T. 1, Article « Hobbes » du *Dictionnaire critique* de Bayle (extrait).

« Quant aux inconvénients qui pourraient naître des suppositions de Hobbes mises en pratique, je le dis encore un coup, ce n'est pas l'endroit par où il les faut combattre; car le système opposé n'a-t-il pas dans la pratique plusieurs grands inconvénients ? Qu'on fasse ce qu'on voudra, qu'on bâtit des systèmes meilleurs que *La République* de Platon, que *L'Utopie* de Morus, que *La République du Soleil* de Campanella, etc.: toutes ces belles idées se trouveraient courtes et défectueuses, dès qu'on les voudrait réduire en pratique. Les passions des hommes, qui naissent les unes des autres dans une variété prodigieuse, ruineront bientôt les espérances qu'on aurait conçues de ces beaux systèmes. Voyez ce qui arrive quand les mathématiciens veulent appliquer à la matière leurs spéculations, touchant les points et les lignes. Ils font tout ce qu'ils veulent de leurs lignes, et de leurs superficies; c'est une pure idée de notre esprit; elle se laisse dépouiller autant qu'il nous plaît de ses dimensions, et c'est pour cela que nous démontrons les plus belles choses du monde sur la nature du cercle, et sur la divisibilité infinie du continu. Mais tout cela se trouve court quand on l'applique à la matière qui existe hors de notre esprit ; **matière dure et impénétrable**. Voilà une image des passions humaines, comparées aux spéculations d'un homme qui se forme les idées d'un Gouvernement parfait.»

b- La vertu de curiosité, « une connaissance commencée » (Mme de Lambert) ?

Bayle préfigure le siècle des Lumières en ce que la raison est essentiellement une arme d'attaque dont la vertu se rassemble tout entière dans la **critique**. Incapable qu'elle est de se fonder elle-même et de se saisir de la totalité du réel, la raison doit assumer son perspectivisme, la particularité de ses **angles d'attaque**. A partir d'une position particulière et infondée de la raison, aucune doctrine n'apparaîtra rigoureusement transparente et indiscutable. Ce point aveugle de la pensée n'est pas son défaut, c'est au contraire la véritable condition de son exercice : « Elle ne peut donc connaître que si elle a quelque **force pour élever des brouillards**, elle est **trop faible pour les dissiper** ». *Œuvres diverses*, III, 92. Elever les brouillards sans espérer les dissiper tout à fait, voilà une formule sceptique.

Ainsi, le régime de la pensée n'est pas tant la théorie que la **curiosité**. La curiosité se justifie jusque dans la recherche des minuties car non seulement elle permet de vérifier les témoignages, mais par cette « cette application [elle] étend et multiplie les forces de l'âme ». Ce qui paraît guider singulièrement la démarche de Bayle, c'est donc la **réfutation des erreurs**. Tel est le but de sa *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme de Mr Maimbourg*, et c'était le premier objectif de son *Dictionnaire* : corriger les erreurs contenues en particulier dans le *Grand dictionnaire*

historique de Moreri (1ère éd., 1674). Fidèle à son approche non théorique, Bayle n'a pas mis au point une véritable méthode pour exercer la critique. Cependant, des remarques incidentes parsemées dans son œuvre (*Commentaire philosophique*) permettent de dégager de son travail deux orientations règles :

- d'abord, faire la **critique du témoin** en mesurant la distance qui le sépare du fait rapporté, en cherchant à évaluer son objectivité, son amour de la vérité. La notion de *fait* ne correspond pas à un « noyau dur » du réel, mais à une sorte de **problème** : les faits singuliers ne sont pas ces pierres solides avec lesquelles l'historien peut construire un édifice assuré, sa démarche consistera plutôt à dégager la voie qui peut **conduire** à des vérités de fait. Reste que, à l'instar de Vico, le fait qu'un individu nommé Cicéron ait existé est **métaphysiquement plus certain** que l'existence réelle, *in natura rerum*, d'un objet comme ceux que définit la mathématique pure : l'histoire relève d'un autre genre de certitude que les mathématiques, mais à l'intérieur de ce genre, elle est susceptible d'être indéfiniment **perfectionnée**.

- ensuite, faire la **critique du témoignage**, par le biais notamment de la confrontation entre plusieurs versions d'un même événement. A l'instar de Spinoza (article « Spinoza » dans le *Dictionnaire* de 1697), Bayle analyse la manière particulière dont se sont constitués certains récits que l'on considère comme des sources fiables. Le *Traité théologico-politique* avait déjà montré que les prophètes étaient des hommes d'imagination qui rappelaient au peuple la justice et la charité et dont les différences entre les textes renvoient plus à leurs tempéraments, à leurs styles et habitudes qu'à des différences entre les événements. L'historien ne pouvant être assurés des faits qu'on lui rapporte, il lui reste à confronter les relevés qu'en ont faits les autres historiens. « Je ne lis presque jamais les Historiens dans la vue de m'instruire des **choses qui se sont passées**, mais seulement pour savoir **ce que l'on dit** dans chaque Nation et dans chaque parti **sur les choses qui se sont passées** » (*Critique générale de l'Histoire du calvinisme*, I, IV ; cité par É. Labrousse, *Pierre Bayle, Hétérodoxie et rigorisme*, p.18). La critique interne décèlera donc les différentes contradictions d'un texte et exhibera ses invraisemblances psychologiques.

A contrario, le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet* offrait un vaste plan d'ensemble dans le cadre d'une interprétation religieuse de l'histoire universelle ; cependant, les « faits » sur lesquels il reposait étaient assurés par un **cercle vicieux** : en effet, toute l'autorité des faits et des données historiques reposait sur l'autorité de la parole biblique, et cette autorité, Bossuet* la fondait à son tour sur l'autorité de l'Église qui n'est rien d'autre, sur le plan phénoménal, qu'une tradition historique. Si la tradition est le fondement de la « certitude » historique, sur quoi donc se fonde le contenu et la valeur propres de cette tradition ? Sur rien d'autres que sur des témoignages historiques.

A l'instar de Galilée, qui revendiquait une part d'indépendance **en physique** (pour l'explication des phénomènes) à l'égard de l'autorité scripturaire, Bayle refusera de fonder la « vérité » de l'histoire sur un donné « objectif » imposé dogmatiquement par la Bible ou par l'Eglise. Le mouvement de la **critique** demande au contraire que l'on retourne **aux conditions subjectives de l'établissement de la vérité**. De ce point de vue, l'« évidence » invoquée par Descartes comme un critère de vérité, ne dépasse pas à ses yeux le fait psychologique : si l'idée n'est, au même titre que la perception ou le plaisir qu'une modification de l'âme alors la vérité ne doit être rien d'autre qu'une apparence **qui nous satisfait** (perspectivisme).

*Bossuet (1627-1704), le règne de Dieu sur l'histoire.

Dans la Bible, Dieu intervient dans l'histoire des hommes (par des alliances et des jugements). Chez Bossuet le principe de l'intervention divine demeure mais à l'échelle d'une Providence historique. En effet, la Providence ordonne la diversité historique et donne un sens à la succession des empires et des âges de l'humanité. Le projet est donc le suivant : « Rapporter les choses humaines aux ordres de cette sagesse éternelles dont elles dépendent. » Cette fonction unificatrice de la Providence et la logique de dérivation qu'elle induit s'inscrivent donc dans la suite de la tradition. La notion de Providence, qui n'apparaît que dans le 3ème livre du *Discours sur l'histoire universelle* (1681), demande que soit d'abord justifiée la « suite de la religion ».

c- Invoquer la nature humaine.

Après la tentative vichienne de prendre en charge l'humanité dans le temps (une fonction essentielle de l'histoire est, selon H. I. Marrou "cet enrichissement de mon univers intérieur pas la reprise des valeurs culturelles récupérées dans le passé"), un deuxième pas vers des sciences de l'homme devait consister à **se libérer de l'idée de nature**. La raison peut très bien viser ou produire l'identité, l'attendre même avec beaucoup d'inquiétude mais aux yeux de la raison cela ne valide pas l'hypothèse. **La nature** serait-elle, d'une façon plus ou moins directe, l'expression d'une Providence ?

En sceptique, Bayle **rejette la possibilité de se saisir des premières causes et des premiers principes** : les distinctions, même « claires » et « distinctes », du certain et de l'incertain, du probable et de l'erreur ou de l'illusoire, n'impliquent pas la réalité d'un ordre de l'esprit ou d'un monde nouménal (gouverné par la Providence). Bayle ne veut considérer que les **phénomènes** : sa réfutation des erreurs n'invoque pas une nature transcendante à l'ordre des faits, elle devra au contraire s'opérer **de l'intérieur du monde** (phénoménal).

Ainsi, pour comprendre le cheminement des premières institutions politiques, l'on ne saurait commencer par écarter tous les faits : par exemple, le scepticisme de Bayle rejette le **jusnaturalisme** de ses prédécesseurs. A ses yeux, il ne peut exister de science politique qui, conformément à la science des corps, serait déduite *more geometrico*. Car la politique est plutôt comparable à une médecine qu'à une physique, ce qui revient à dire qu'elle est un art, exigeant de la perspicacité, une forme de la sagacité, liée à un sens aigu des singularités. La politique est une science

conjecturale qui ne peut que tenir compte des circonstances et intégrer le hasard,— ce savoir, d'un type très particulier, ne peut être intégré dans des maximes générales et abstraites.

Ainsi, à l'opposé de Hobbes, il ne va pas considérer que pour établir la science du juste il faille rejeter les leçons de l'histoire. Au contraire, le rapport entre nature et histoire s'inverse au profit de l'histoire :

- Elle n'est plus le lieu du développement d'une nature humaine providentielle,
- C'est plutôt l'homme qui est « embarqué » en elle et replacé dans sa perspective.

- Il n'est plus possible d'invoquer un critère anhistorique pour comprendre les phénomènes humains. **Si l'on veut comprendre les phénomènes politiques et moraux, ce n'est pas l'histoire qu'il faut écarter ou secondariser mais bien cette idée de nature que l'on invoquait encore pour « comprendre » l'histoire.**

T. 2 Invoquer la nature, *in Réponse aux questions d'un provincial*, I, 105.

« Il n'y a guère de mot dont on se serve d'une manière plus vague que celui de *Nature*. Il entre dans toutes sortes de discours tantôt en un sens tantôt en un autre, et on ne s'attache presque jamais à une idée précise. Mais quoi qu'il en soit, ceux qui philosophes exactement m'avoueront que pour être bien assurés qu'une telle et une telle chose nous sont inspirées par la nature, il faudrait savoir que de jeunes gens les connaissent sans le secours d'aucune instruction. Je ne crois pas qu'on ait des expériences de ce qui se passe dans l'esprit d'un homme, à qui l'on n'ait rien appris. Si l'on avait fait élever un certain nombre d'enfants par des personnes, qui se fussent contentés de les nourrir sans leur enseigner aucune chose, nous verrions de quoi la nature toute seule est capable, [la nature est un état de maladie], **mais nous ne connaissons que des gens que l'on a sifflés dès le berceau, et à qui l'on a fait accroire tout ce que l'on a voulu** »

Il n'y a donc pas de nature humaine susceptible d'être ressaisi dans son caractère fixe et substantiel, celle-ci, « ondoyante et diverse » (Montaigne), est essentiellement **plastique**. Ainsi, ce qui s'appelait « substance » ne provient que d'un usage établi et, ce qui se présentait comme la « nature », n'échappe pas au rôle déterminant des circonstances et du hasard : « Par long usage, cette forme m'est passé en substance, et fortune en nature » *Essais*, III, 10,346.

Une telle répudiation de l'idée de nature commune et universelle ouvre un dépassement vers une histoire de part en part profane : sous les métamorphoses des sociétés humaines ou bien en guise de principe de leur évolution, il n'est plus nécessaire d'imaginer un homme **abstrait, éternel ou immuable en son fond**. Dans quelle mesure l'histoire, qui traitera des hommes pris dans leur irréductible diversité,

et non de l'Homme perpétuellement identique à lui-même, pourra-t-elle se prévaloir du statut de **science** ? « Ce qui est objet de science nécessairement est » Aristote.

d- Le modèle historique de la ville

Projet : montrer comment un certain scepticisme constitue l'homme non plus seulement en sujet de son discours (Descartes) ou même en sujet-objet de son discours (Vico) mais en pur objet de son discours (Hume). Hume soumet l'homme à l'objectivation en destituant la raison de son statut de principe. Partout règnent les manières, les hommes ne cessent pas d'inventer l'ordre de la vie ordinaire. Cf. Montaigne : toutes les façons de vivre sont coutumières et donc, en cela, homogènes : « C'est à la coutume de donner forme à notre vie, telle qu'il lui plaît : elle peut tout en cela » (III, 13, 448, 1080 b). La coutume est une puissance formatrice, qui constitue notre nature, en sorte que notre esprit lui-même ne peut que déchoir de son statut de substance. Si nous sommes dans l'impossibilité d'atteindre l'essence de l'esprit, nous ne pouvons l'appréhender que dans son extériorité, ce qui détermine le sujet en **objet de science**.

Comparons deux textes, l'un de Descartes et l'autre de Bayle.

T. 3 *Discours de la méthode*, seconde partie, le début.

« J'étais alors en Allemagne, où l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avait appelé ; et comme je retournais du couronnement de l'empereur vers l'armée, le commencement de l'hiver m'arrêta en un quartier où, ne trouvant aucune conversation qui me divertît, et n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle, où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles, l'une des premières fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommoder, en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités, qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues, par succession de temps, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune, que la volonté de quelques hommes usant de raison, qui les a ainsi disposés. Et si on considère qu'il y a eu néanmoins de tout temps quelques officiers, qui ont eu charge de prendre garde aux bâtiments des particuliers, pour les faire servir à

l'ornement du public, on connaîtra bien qu'il est malaisé, en ne travaillant que sur les ouvrages d'autrui, de faire des choses fort accomplies. »

T.3 bis, *in Pensées diverses sur la comète*, la conclusion.

« Je m'arrête ici, m'admirant moi-même quand je jette les yeux sur la longueur démesurée de cet Ecrit ; mais plus encore quand je songe à l'étrange bigarrure qui y règne. Car de quoi n'ai-je point parlé ? Quel étrange amas de pensées n'ai-je pas entassé, prenant tantôt ce que je lisais dans un livre, tantôt ce que j'avais ouï dire dans la conversation, tantôt ce que mon petit fond me fournissait ? Vous remarquerez aisément dans cet Ouvrage l'irrégularité qui se trouve dans une Ville. Parce qu'une Ville se bâtit en divers temps, et se répare tantôt en un lieu tantôt en un autre, on voit souvent une petite maison auprès d'une grande, une vieille auprès d'une neuve. Voilà comment cet amas de pensée diverses a été formé ; je suis souvent revenu sur mes pas afin de faire des additions tantôt en un lieu, tantôt en un autre. [...] Je ne serai pas surpris que vous m'accusiez d'avoir avancé plusieurs pensées informes et mal digérées, car je puis vous dire avec la dernière sincérité qu'en commençant à vous écrire je ne savais pas de quoi je vous parlerais à la troisième page, et que presque tout ce que je vous ai dit s'est présenté à moi à proportion que je composais, sans que de ma vie j'y eusse seulement pensé. Mais quoi que je vous eusse préparé dès le commencement à ce mélange confus de pensées, je vous avoue que je ne croyais pas vous tenir parole autant que je l'ai fait ».

Conclusion de ce cours.

L'ingénieur géomètre versus l'historien : d'un côté, le motif historique de la ville comme modèle exact de l'art d'écrire et de penser, de l'autre, le schéma géométrique de la cité, paradigme rigoureux des règles de la méthode. La philologie apprend que nous n'avons accès qu'à des interprétations et qu'il s'agit de les interpréter : l'enquête érudite sur les textes n'affaire qu'à de la culture, on ne sort pas du monde de la culture . Ni théologie donc pour un Bayle qui reste fidéiste ni ontologie : quand la prétention de se saisir du réel par la raison est entamée il reste possible de s'interroger sur la façon dont les hommes pensent **leur rapport** au réel.

Laissons la conclusion à Frédéric Brahami, spécialiste su scepticisme : « Tout comme la contingence de l'histoire bâtit des villes dans l'indifférence au tracé des ingénieurs, la philosophie se bâtit dans l'aléa de ses rencontres : elle ne met pas en œuvre une pensée résolue à établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences, elle parcourt ce que les sciences ont sédimenté ».

Pour le 20/2, lire Hume dans le document distribué.